



*Petit Courrier des Dames.*  
Rue Meslée, N° 25.

*Robe à la Grecque en crêpe Elodie garnie de chefs en argent. Turban à jour orné de plumes et de marabouts.*

PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
*des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 25; PAIN-PARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.  
~~~~~

## MODES.

Imaginez tout ce que la parure,  
Soumise au goût dans ses riches travaux,  
Peut ajouter, sur un corps sans défauts,  
En respectant la grâce et la nature.

L'ARIOSTE.

QUE dirait Montaigne si, revenant aujourd'hui au milieu de nous, il voyait à quel point s'est accru cet amour bizarre des *nouvellettes*, ce goût si général pour le changement; s'il voyait nos aimables Françaises, uniquement occupées du soin de varier, sans autre motif que celui de varier; s'habiller aujourd'hui tout différemment qu'hier, non pas pour être mieux, mais pour le seul plaisir d'être autrement; quitter un

joli costume, non pas pour en prendre un plus joli, mais pour en prendre un que personne n'ait encore vu?

Ce qu'il dirait? pensait M<sup>me</sup>. Derville, en s'examinant avec complaisance dans sa glace : il dirait peut-être que les femmes sont légères, inconstantes, capricieuses; mais, malgré toutes ses réflexions morales, il conviendrait, tout philosophe qu'il puisse être, que cette toilette est, à la fois, gracieuse et élégante! Mais, quelle était donc cette toilette, vont dire, à leur tour, nos jeunes lectrices? Cette toilette, de grande soirée, qui devait briller à l'Opéra, se composait d'une robe en crêpe élodie : le corsage, les manches et le bas du jupon étaient traversés de chefs en argent : ceux du jupon, s'augmentant graduellement en largeur, étaient terminés par une frange en torsade d'argent : le turban, à jour, laissait apercevoir les tresses des cheveux. Ce turban en gaze lisse était orné d'une quantité de plumes panachées en *accident*. Malgré les dangers que semble offrir cette nouvelle dénomination, nous engageons les dames à ne pas trop s'en effrayer; car ces accidents, aussi légers que multipliés, ne sont rien autre chose qu'une quantité de petites mouches, parsemées sur des plumes, et qui produisent un effet charmant. M<sup>me</sup>. Derville n'eut qu'à s'applaudir d'avoir été la première à se parer de cette nouveauté, qui ajouta un charme piquant à une toilette qui lui allait à merveille, et qui fut généralement admirée.

Et comment, en effet, cette toilette ne siérait-elle pas à une femme jeune, belle, et sur les traits de laquelle aucun sentiment pénible n'est encore venu altérer l'expression du bonheur! Est-il rien de plus fait pour embellir le sourire, pour animer le regard, que la sécurité de l'avenir et les doux souvenirs d'un passé qui n'éprouva pas d'orage? Hélas! celle dont les larmes de la douleur ont sillonné les joues, chercherait en vain à s'embellir des grâces d'une toilette recherchée : ses traits flétris ne recevront nul avantage d'une parure élégante; les roses qui orneront sa tête, sembleront des fleurs oubliées sur une tige desséchée. Mais, pour l'être heureux dont le plaisir seul a marqué chaque instant, la mode croit recevoir un nouveau prix, les plumes paraissent s'embellir de la fraîcheur de la joue qu'elles ombragent, et le turban semble se parer des charmes du front gracieux qu'il couronne. Ah! si l'on pouvait conseiller le bonheur, nous

dirions aux femmes : « Soyez heureuses, nul fard ne vaut l'éclat que donne le plaisir, aucun art ne peut remplacer l'expression touchante d'une douce sécurité ; car la physionomie est presque toujours le reflet des sensations de notre ame.

Comme ces réflexions, qui seront appréciées peut-être par quelques personnes, n'apprennent rien à celles qui désirent trouver les détails de quelques modes nouvelles ; pour satisfaire leur curiosité, nous leur dirons que les petits fichus dont nous avons déjà parlé, deviennent plus que jamais en vogue. Ces fichus, formés d'un ruban très-large et presque toujours d'une seule couleur nuancée, se croisent sur la poitrine et vont se nouer par derrière, pour servir de ceinture ; et la toilette la plus simple prend un air d'élégance par ce léger accessoire. On voit beaucoup de robes de percale, dont les volans en mousseline sont brodés en couleur ; la séparation des crevées se trouve marquée par une broderie aussi en couleur. Les brandebourgs en coton et en soie se maintiennent et se disposent selon le genre et la forme de la robe.

Les chapeaux en gaze lisse rivalisent avec ceux en paille d'Italie : on en voit très-peu en étoffe. Il est toujours de très-bon ton de porter le matin un petit bonnet en linges sous le chapeau : les voiles en gaze blanche sont généralement adoptés.

## PEINTURE.

EXPOSITION DE 1822.

*Le salon n'offre rien de remarquable cette année ; voilà ce que l'on entend répéter de tous les côtés. Cette vérité, quoique un peu dure, ne doit cependant pas nous faire croire, comme certaines personnes l'ont avancé, que notre école commençait à dégénérer : c'est à la seule inaction de nos grands maîtres qu'il faut attribuer tout le mal. Se reposant sur les lauriers qu'ils ont recueillis à l'exposition dernière, ils se sont crus sans doute dispensés cette fois d'en acquérir de nouveaux. En général, nous avons cru remarquer que la paresse était le faible de presque tous les grands talens, et que le laurier possédait une sorte de vertu narcotique, qui avait la propriété d'assoupir le génie. Quoi qu'il*

en soit, nous regrettons vivement que les Girard, les Gros, les Guérin et les Girodet, aient laissé dormir leurs pinceaux, et ne se soient pas souciés davantage des nouvelles palmes que l'on s'apprêtait à leur décerner. Toutefois, si dans les meilleures productions placées au salon cette année, on ne voit pas éclater le feu du génie, au moins y remarque-t-on un mérite assez distingué, pour assurer encore à leurs auteurs une place très-honorable après nos plus fameux artistes. Ce ne fut point là, il est vrai, le jugement que l'on porta dans les premiers instans. L'esprit qui s'est flatté de quelque chose de sublime, et qui voit son attente trompée, ne peut d'abord que jeter un regard de dédain sur tout ce qui l'environne; mais bientôt il examine avec sang froid, et, reconnaissant son erreur, il s'empresse de réparer, par des éloges mérités, les torts de son injustice et de sa précipitation. Tel est le cas où se sont trouvés les tableaux de MM. Picot, Coudert, Abel de Pujol, et autres artistes; déjà l'on commence à revenir de la première impression, et à leur rendre plus de justice. On admire la pureté et la correction du dessin de l'*Oreste* de M. Picot; on loue, dans le tableau d'Adam et Ève, par M. Toudest, le naturel du coloris, la fraîcheur des chairs, l'ingénuité en quelque sorte répandue sur toute la personne de nos premiers parens, et le contraste de leur innocent repos, avec les pensers de rage et de désespoir qui obscurcissent les traits de satan. Certes, ces beautés sont d'un ordre supérieur, et mettraient ceux qui les ont conçues au premier rang, si des défauts non moins grands ne les faisaient redescendre à leur véritable place. C'est dans la composition que ces défauts se font particulièrement remarquer. La composition est, si nous osons nous exprimer ainsi, l'ame de la peinture; c'est elle qui donne la vie et le mouvement aux objets, et l'effet d'un tableau est manqué, si le peintre n'a pas disposé ses personnages de manière que leur attitude, l'expression de leur physionomie, et le lieu qu'ils occupent, soient en harmonie avec la situation. Il est si doux de s'en tenir seulement à la louange, que nous n'entrerons pas dans le détail des défauts que présentent les tableaux dont nous venons de parler, et que nous nous contenterons d'indiquer à celles de nos abonnées qui voudraient les connaître, le feuilleton du *Journal des Débats* du mois dernier.

Si l'exposition de cette année n'est pas, sous le rapport des tableaux d'histoire, aussi brillante que l'on était en droit de l'espérer, en revanche, elle se distingue essentiellement par les tableaux de genre, et quelques jolis paysages. On pourrait sans doute s'étendre beaucoup sur le mérite des productions récentes de MM. Bidault, Roenh et autres artistes non moins célèbres, mais attendu les bornes de notre journal, et en quelque façon sa spécialité, nous ne rendrons compte que de plusieurs tableaux peints par des femmes.

En général ce n'est pas par le dessin que ces derniers se font remarquer; n'ayant pas, comme les hommes, la faculté de se livrer aussi exclusivement à l'étude de cette partie de l'art, ni d'acquérir par l'anatomie du corps humain, les connaissances qui pourraient leur être nécessaires, il serait difficile que les femmes atteignissent en ce genre un certain degré de perfection. Aussi, ne se hasardent elles point à entreprendre des tableaux d'histoire où elles échoueraient. Sous tous les rapports, les tableaux de genre leur conviennent davantage; c'est là en quelque sorte leur élément, c'est là qu'elles réussissent véritablement, et qu'elles soutiennent même la concurrence avec les hommes. En peinture comme en littérature, les ouvrages des femmes sont marqués au coin de l'esprit, de la finesse et du sentiment; si elles ne peuvent s'élever jusqu'à la hauteur des grands sujets, si la touche de leur pinceau n'est ni ferme ni vigoureuse, si leurs conceptions ne sont pas aussi vastes que celles des hommes, elles savent racheter ces désavantages par tant de grâce et d'expression, qu'il leur reste encore d'assez beaux titres à la gloire. Analysons actuellement quelques tableaux de mesdames Hautbourn-Lescaut, d'Hervilly, Éma Laurent, Fontaine, Servièrès, Grandpierre, Voulemier et Ribault, dont les noms sont déjà connus avec distinction.

Les tableaux les plus remarquables de madame Hautbourn-Lescaut sont : Le théâtre des Marionnettes sur la place du Panthéon à Rome. — Une jeune dame et sa fille portant des secours à une famille indigente. — La mère malade. — Les prières aux stations, et l'écrivain public. Dans le premier, les personnages sont admirablement groupés, la figure de chacun d'eux a l'expression qui convient, mais malheureusement les physionomies sont françaises au lieu d'être italiennes; de plus,

le Panthéon se trouve tellement rapproché des objets qui sont sur le premier plan, qu'il les écrase entièrement, et nuit tout-à-fait à l'ensemble. Quant aux autres tableaux, ils ont tous cette vérité qui distingue le pinceau de M<sup>me</sup>. Hautbourt-Lescout; les figures surtout atteignent le plus haut degré du naturel, et font deviner, pour ainsi dire, la pensée des personnages auxquels elles appartiennent.

Stanislas, annonçant à sa fille, Marie Leczinska, qu'elle est demandée en mariage par Louis XV, peint par M<sup>lle</sup>. Ribaut.

Dans ce joli tableau, le dessin est pur et correct, le coloris moelleux, le costume bien observé, et les sentimens exprimés avec une charmante vérité. La jeune Marie Leczinska est à genoux à côté de sa mère, et rien n'est plus touchant que ce premier sentiment de gratitude envers le ciel, dans une circonstance où elle se voyait appelée à toutes les grandeurs de la terre. L'attitude et la physionomie de l'épouse de Leczinska nous ont paru pleines de noblesse et de sensibilité. Peut-être aurait-on désiré que Stanislas parût plus ému de sa situation; sa figure nous semble un peu froide: au lieu d'élever les yeux au ciel, il eût été plus naturel qu'il les portât sur sa fille avec un sentiment d'intérêt et d'orgueil.

Son autre tableau, représentant Piron, assis sur un banc de pierre, à la porte du bois de Boulogne, ne le cède en rien au précédent, et il est en tout digne d'attirer les regards des artistes et des connaisseurs.

*La laitière partageant son déjeuner avec son chien*, par M<sup>me</sup>. d'Hervilly. — Le tableau de M<sup>lle</sup>. Fontaine, représentant une scène de la romance de M<sup>r</sup>. Desprez, et *Marie Stuart*, par M<sup>me</sup>. Servièrès, sont des compositions remplies de mérite, et dont le dessin est généralement beaucoup plus soigné que celui de M<sup>me</sup>. Hautbourt-Lescout. *L'intérieur d'un atelier de peintre*, par M<sup>lle</sup>. Grandpierre, mérite aussi à beaucoup d'égards d'être loué, et nous le recommandons à l'attention de celles de nos lectrices qui retourneraient au salon.

*La manie des romans*, par M<sup>le</sup>. Ema Laurent. Le coloris de ce tableau est gracieux, l'idée en est jolie et bien exécutée. On voudrait peut-être apercevoir un peu plus de fatigue sur la figure de la jeune femme; car, après avoir passé la nuit à lire, il n'est pas naturel que son teint soit aussi frais et ses paupières si peu appesanties. L'ensemble des objets ne manque pas d'ailleurs de vérité.

*Une sœur de la charité visitant une malade*, par M<sup>lle</sup>. Vouillemier. A notre avis, ce tableau est le plus agréable de tous ceux du même genre qui sont exposés. Nous ignorons si les artistes y trouveront des défauts; pour nous, après

l'avoir scrupuleusement examiné, nous n'y en avons découvert aucun, et c'est avec un véritable regret que nous nous sommes vus obligés de nous en séparer. P. A. T.

## VARIÉTÉS.

IL y a peu d'états, peu de sociétés où l'on ne célèbre le jour de naissance des membres qui composent une famille. — C'est, en quelque sorte, un témoignage d'affection ou un tribut de reconnaissance que l'on adresse à la personne qui nous est chère : — Se rappeler et fêter le jour qui l'a vu naître, c'est lui prouver que son existence contribue à notre bonheur ; et, celui qui voudrait, dans une sombre misanthropie, démontrer que l'égoïsme est le principe de toutes nos actions, trouverait encore le moyen de conclure que nous n'offrons ce tribut d'affection que pour nous rappeler ceux qui nous rendent heureux, et nous réjouir ainsi de notre propre félicité. — Si, dans ces circonstances, chacun a sa manière d'exprimer sa joie, chaque peuple diffère aussi dans sa manière de rendre hommage au chef qu'il veut honorer. Mais, de tous les usages, le plus singulier est celui qu'on observe en Perse : le jour de la naissance du Mogol, la fête dure cinq jours : on commence par peser sa Majesté ; et, si elle pèse plus que l'année précédente, on fait de grandes réjouissances : on l'assied sur son plus riche trône, où les seigneurs le saluent et lui font des présens : les dames et les gouverneurs des provinces, envoient aussi leurs dons, tels que diamans, rubis, émeraudes, etc. Malgré que nous sachions apprécier tous les avantages que nous retirons d'une taille élégante et gracieuse, peut-être est-il quelques femmes qui se résoudraient volontiers à faire à pareil prix le sacrifice de leur jolie tournure.

## THEATRES.

### THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Première représentation des *Indemnités anglaises*, ou la *Fiancée de Windsor*, comédie en un acte, mêlée de couplets.

AVOIR droit d'intenter un procès pour un baiser volé, c'est pousser un peu loin la sévérité des mœurs ! Si pareil usage s'établissait jamais en France, quelle carrière lucrative offrirait celle du barreau ! Nos jeunes élèves pourraient alors

raisonnablement espérer une clientèle qui ne leur présenterait rien des causes arides qui les découragent. Ils s'occuperaient de l'étude des Baisers de Dorat, avant celle du Code civil, et ce sujet ne leur paraîtrait peut-être pas le plus ingrat; car nous pensons que même, du fond de leur province, ces nouveaux défenseurs de nos lois n'arrivent pas, sans quelque principe, sur la nature d'un cas dont pour faire valoir le danger, ils auront sans doute voulu apprécier le mérite.

Georgina, filleule du constable, est sur le point d'épouser l'imbécille Nigoding. Aimée du baronnet Edwin, elle en reçoit un baiser dont elle va porter plainte à son parrain. L'intéressé Nigoding s'en réjouit, ne voyant dans ce baiser qu'une cause de procès, qui lui rapportera une forte *indemnité*. Edwin est cité devant le constable : piqué de ce que Georgina a porté plainte contre lui, il nie le baiser. — La jeune fille furieuse, jure de se venger du baronnet : elle se promet de se faire embrasser par lui devant tout le village : Nigoding dirige tout le complot. Mais, dans ces entrefaites, Edwin, regrettant l'affront qu'il a fait à Georgina, loin de chercher à éviter l'amende, vient lui offrir une riche dot. — Georgina est attendrie : elle oublie son injure et ses projets de vengeance.

Nigoding qui survient avec tout le village, est témoin du triomphe de son rival qui donne une *indemnité*, sans y être contraint par la décision du juge.

Cette pièce offre des situations plaisantes; mais elle aurait pu être traitée d'une manière plus comique encore. Mademoiselle Jenny-Verpré a déployé, dans le rôle de Georgina, toute sa finesse et sa grâce habituelle. — Voilà l'historique de la première représentation. A la seconde, le dénouement a été tragique pour l'auteur. — En dépit du jeu des acteurs, des grâces et de la délicieuse toilette de mademoiselle Jenny-Verpré; en dépit de l'impartialité des spectateurs, la pièce a été sifflée presque à l'unanimité.

## AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1<sup>er</sup>. et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 48.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.